

# Lecture d'été

Conversation avec une ancienne institutrice de Saint-Privat-des Prés



**C**ette rubrique n'a pas d'autre prétention que celle de fixer la mémoire de nos communes, et pour cela nous allons à la rencontre de nos aînés afin qu'ils nous racontent leurs souvenirs et nous donnent ainsi une image d'un temps que nous n'avons pas connu. Les propos que vous allez découvrir n'engagent que leurs auteurs et ne sont qu'une facette du miroir du passé. Merci à eux pour cette générosité.

## Madame Yvonne BISSON

*Ce jeudi 14 avril 2022, nous rendions visite à madame Yvonne BISSON à l'établissement de convalescence à Saint-Aulaye qui nous accueille chaleureusement.*

Je suis née le 2 septembre 1926 à GENIS commune du nord de la Dordogne limitrophe avec la Corrèze. Mon père originaire de ce département avait 7 frères et sœurs et tous ont obtenu le certificat d'études.

Mes grands-parents étaient pauvres et à 11 ans mon père a été placé chez un marchand de chevaux. Ce dernier leur teignait le poil, leur limait les dents pour les vendre plus chers. Sur un marché aux bestiaux, il avait revendu un cheval maquillé à son ancien propriétaire qui s'en est aperçu car de retour chez lui, le cheval est allé directement à son écurie.

Plus tard, Papa est devenu facteur à GENIS, village natal de mes trois sœurs et de mon frère.

Enfants, nous sommes allés à l'école primaire, puis à l'école primaire supérieure. Nous avons tous les quatre réussi le concours de l'école normale et nous sommes devenus tous les quatre enseignants.

Nous nous sommes tous mariés avec des instituteurs, sauf ma sœur aînée qui a épousé un cultivateur. Nos enfants sont tous devenus instituteurs ou professeurs.

Maman nous a élevés. Elle était l'aînée d'une famille nombreuse, elle n'a pas pu aller à l'école. Elle restait à la maison pour s'occuper de ses frères et sœurs, plus jeunes. Elle s'est consolée en nous envoyant tous à l'école et en faisant de ses enfants des instituteurs. Je suis la deuxième de la fratrie. Ma sœur aînée est toujours de ce monde, mais mon jeune frère et ma jeune sœur sont décédés.

Lorsque j'habitais à GENIS, il y avait une cité du nom de "CLAIRVIVRE" qui a été créée de toute pièce en 1933 pour soigner les blessés du poumon de la guerre 1914-1918 et les tuberculeux. Des hôpitaux ont été construits pour accueillir les blessés de guerre, les convalescents, et les malades tuberculeux.



Les bâtiments du sanatorium avaient des toits en terrasse pour exposer les malades au soleil et les soigner. Il y avait aussi un grand hôtel pour accueillir les familles des malades.

Une grande partie du personnel hospitalier venait de STRASBOURG et avait été transféré à "CLAIRVIVRE" pendant la guerre 1939-1945. Le personnel résidait dans des villas. Il y avait de très bons chirurgiens, des praticiens, des spécialistes des maladies pulmonaires. De très grands pontes de la médecine.

La structure a perduré après la guerre. Elle est devenue un Etablissement Public Départemental (EPD) qui remplit

une double mission :

- Une mission médicosociale dont le but est d'accueillir et d'accompagner des adultes en situation de handicap en vue de les insérer dans la vie professionnelle.

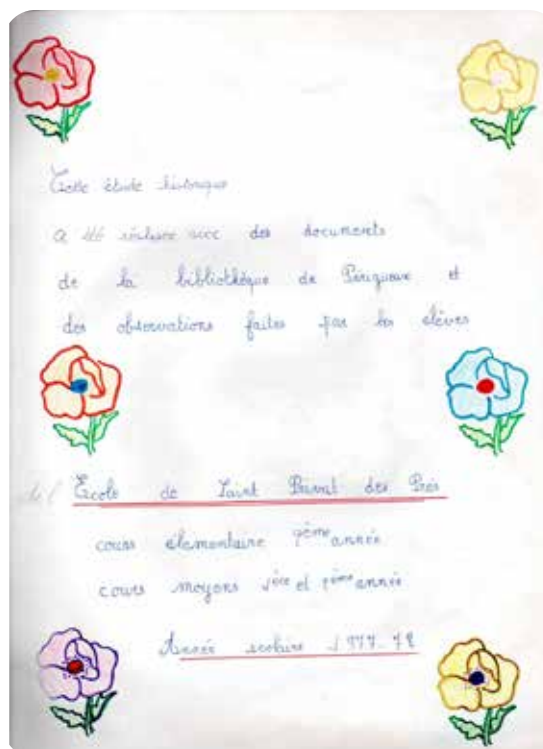
- Une mission commerciale de gestion locative des logements et des locaux du site (bars, restaurants, village de gîtes labellisé tourisme et handicap, spécialement adaptés et équipés.

En 1943, après l'obtention du certificat d'études, mon père m'a inscrite à l'école primaire supérieure d'EXCIDEUIL, à 12 Km de chez nous. J'y ai passé le concours de l'école normale. J'ai été reçue.

J'ai poursuivi mes études à Périgueux, au lycée de jeunes filles parce que le Maréchal PETAIN avait supprimé l'école normale. Il pensait que c'était un vivier de dissidents et de communistes. Il n'y avait donc plus ni de normaliens ni de normaliennes. A cette époque après le concours de l'E.N., les élèves instituteurs allaient au lycée qui se situait au sein de l'école normale et achevaient leurs études par une année de formation professionnelle.

J'ai obtenu mon baccalauréat et ensuite j'ai suivi une année de stage toujours en internat au lycée.

Les cours étaient mixtes. L'école normale était devenue un dortoir pour les garçons où l'inspecteur d'Académie avait trouvé refuge avec sa femme et ses enfants. Nous, les étudiantes, nous résidions au lycée où j'ai effectué la seconde, la première et la Philosophie. J'y suis restée 4 ans de 1943 à 1946.



Les filles des promos précédentes avaient poursuivi leurs études dans les départements limitrophes, et notamment dans le Lot-et-Garonne. Plus âgées que nous, on les avait surnommées nos mères et nos grands-mères car elles nous conseillaient. Les études étaient financées par l'état. Nous étions 25 filles et 25 garçons par promotion. Ma plus jeune sœur a fait ses études à La Rochelle et elle ne rentrait que 3 ou 4 fois par an à la maison. Le directeur de notre établissement s'appelait Monsieur MICHAUD. Il était fin psychologue, très intelligent. Il connaissait bien la nature humaine. Avant que nous ne partions dans nos affectations respectives, il nous avait dit :

«Voilà c'est bien simple. Vous allez échouer dans quelques bleds, des villages, où vous les filles où vous les garçons, vous serez à la tête d'une école unique. Vous les garçons, vous logerez au bistrot et vous vous marierez peut-être avec la fille du patron. Quant à vous les filles, il y aura bien quelque paysan, qui voudra vous fréquenter, par forcément par intérêt, mais parce que vous gagnerez votre vie quand même. Vous serez donc mariées à un paysan et il n'y aura pas beaucoup d'échanges entre vous. Alors, tant que vous êtes entre étudiants et que vous commencez à vous fréquenter les uns les autres, je vous installe dans des écoles assez proches pour que les fréquentations continuent. Vous allez tous me faire une liste des jeunes gens ou des jeunes filles que vous fréquentez et à proximité de qui vous voudriez être. Et si vous vous mariez, vous obtiendrez un poste double pour que vous puissiez faire du bon travail »

C'est vous dire s'il cogitait. Il était très bien. Toujours est-il qu'à la fin de l'année, il avait remarqué certaines affinités entre garçons et filles, chez quelque uns mais pas tout le monde naturellement. En travaillant en poste double, une fois mariés, on pouvait se répartir les enfants par âge et c'était mieux ainsi pour les élèves et pour nous. Monsieur MICHAUD, souhaitait que nos vies privées et professionnelles soient épanouies. Il avait envisagé notre futur pour nous faire réaliser "un mariage pédagogique". On devait inscrire un seul nom sur la liste ou pas du tout.

A 20 ans, on ne pensait pas tellement à se marier mais surtout à réussir nos études. - Et on ne trouve pas toujours celui avec qui on voudrait se marier (Madame BISSON rit de bon cœur). M. MICHAUD nous avait attribué des postes à Guy et à moi pas très loin l'un de l'autre.

A la fin de l'année de stage, on a passé un examen, un CAP écrit et oral dans une vraie classe à Périgueux, en présence de l'inspecteur d'académie, et de deux instituteurs chevronnés pour nous noter. Il fallait travailler dur !!

En 1947, après la guerre. L'argent était rare, il n'y avait pas beaucoup de voitures ni de motos, ni d'essence pour se déplacer. On voyageait à pied ou en vélo. Pendant toute l'année, j'ai économisé 12 000 anciens francs, pour acheter une bicyclette neuve. Je gagnais 9000 anciens francs par mois. J'ai donc épargné difficilement. Mon futur mari, lui était un peu plus âgé. Il gagnait un peu plus que moi. Il avait une vieille moto mais avec la pénurie d'essence et de pneus, il lui était difficile de circuler.

J'ai été nommée à CHASSAIGNE, à mon premier poste qui avait été tenu par une collègue, décédée jeune, peut-être de la tuberculose. J'ai débuté avec 27 élèves et j'ai terminé avec 34 élèves, dans une classe unique. C'est-

à-dire des enfants de 5 à 14 ans, avec entrée en sixième et certificat d'études.

C'est en octobre que j'ai débuté, et je n'étais payé qu'à la fin du mois. On me donnait un mandat et je devais aller à la trésorerie de RIBERAC pour l'encaisser. J'ai dû emprunter le vélo d'une voisine pour me déplacer. Auparavant, j'avais écrit à mon père pour lui réclamer de l'argent. Je n'ai jamais pu le lui rendre. Au début, j'ai pris pension au bistrot restaurant et j'y laissais 7500 anciens francs par mois sur un salaire de 9000. J'ai dit à la patronne du bistrot que je ne pourrais pas rester sauf à diminuer mes frais de pension en réduisant le menu (pas de hors d'œuvre). Mais cela n'a pas continué car il ne me restait que 500 anciens francs par mois pour mon entretien et quand on sait qu'une paire de souliers coûtait 1100 anciens francs. Donc, par la suite, je préparais mes repas moi-même. C'était vite fait !

Le maire, Monsieur PICOT qui était un brave homme, pas bien riche a compris ma situation. Je me suis donc installée dans une pièce dépendante de l'école. Le maire qui était menuisier m'avait fabriqué une table et avait fait le tour de quelques maisons bourgeoises des environs pour récupérer des meubles prêtés par des dames pour mon installation. La pièce était très froide et j'ai dû acheter un peu de bois pour faire du feu dans la cheminée et quelques ustensiles pour faire la cuisine. Je me suis arrangée comme j'ai pu. Je n'avais pas un gros appétit. C'est comme cela que j'ai pu économiser pour acheter ma bicyclette. Hormis quelques modestes provisions, je me nourrissais de lait que j'achetais au père d'un élève qui élevait des vaches.

J'étais meublée modestement, un lit, une table, une commode et quelques bricoles. Il faisait tellement froid, que je m'étais procuré des radiateurs électriques pour me réchauffer un peu. Il n'y avait pas l'eau courante, seulement un puits. Je ne savais même pas me servir d'un seau. La première fois que j'ai puisé de l'eau, le seau est tombé au fond du puits. Je n'avais pas la force pour remonter un plein seau. Je faisais cela en plusieurs fois.

Ma journée de travail : Je me levais à 6h le matin, j'essayais de faire marcher cette classe dont le niveau était faible. Il y avait eu tout un tas de remplaçants qui étaient venus pendant la maladie de la maîtresse précédente. Je n'avais pas d'expérience. Il a fallu faire rattraper le niveau aux élèves et j'ai quand même eu, un gamin reçu au certificat et un autre à l'entrée en sixième.



Je balayais le sol de la classe. Un jeune élève arrivait un peu plus tôt le matin, pour m'aider à charger et allumer le poêle à bois.

Le midi, il y avait une cantine pour les enfants que je surveillais. Une dame préparait la soupe pour les élèves et pour moi et nous ne mangions pas grand-chose de plus.

Le travail c'était du lundi matin au samedi soir inclus, de 9 heures à midi et de 13 heures 30 à 16 heures 30, sauf le jeudi. Le dimanche, mon mari venait me voir où nous allions chez ses parents à TOCANE. Si je n'avais pas eu mon mari, j'y serais encore !! On parlait le moins possible de travail. (Elle rit)

*Vous voulez bien nous parler de votre mari ?*

Guy, mon mari, est né le 30 décembre 1922 à BORDEAUX. Il a passé son enfance entre BORDEAUX et TOCANE. Son père était menuisier ébéniste à Bordeaux puis il s'est définitivement fixé à TOCANE. Sa mère était couturière à domicile. Dans son enfance Guy aidait son père. Il fabriquait des sellettes et il était très doué. Il a fait une partie de ses études à RIBERAC. Ensuite il est allé à PERIGUEUX pour passer les trois parties du brevet supérieur. A la guerre de 1940, il y avait des maquis qui commençaient à s'organiser. Il a rejoint un maquis de la Dordogne Nord. Vers la fin de la guerre, il a été incorporé dans l'armée régulière. Il a participé à la libération de la Rochelle et ensuite il a été muté en Allemagne, à STUTTGART. Il avait le grade de sous-lieutenant.

A son retour de la guerre, il a été envoyé à LUSIGNAC (près de VERTEILLAC) où il avait une classe unique de 5 à 14 ans. Peu argenté, il enseignait en uniforme de l'armée. C'est avec son premier salaire qu'il a pu se faire tailler un costume civil. Comme il n'avait pas fait son année de stage, il a dû la faire à l'école normale de Périgueux pour valider son diplôme. On s'est donc connu pendant cette année de stage que nous suivions lui et moi. En cours Guy était mon voisin de table, il était plus âgé que moi de 4 ans.

Il aurait pu rester dans l'armée mais il serait parti en Indochine. Son colonel a essayé de le convaincre car les carrières étaient plus prometteuses dans l'Armée que dans l'Education Nationale. Il aurait eu le grade de Lieutenant. Un instituteur gagnait moins bien sa vie qu'un sous-Lieutenant, il a quand même choisi l'enseignement.

Une fois son diplôme en poche, il est parti remplacer l'instituteur qui a quitté St PRIVAT des Prés pour un poste d'économiste dans un centre d'apprentissage à EXCIDEUIL. Celui-ci, à juste titre, trouvait qu'il ne gagnait pas suffisamment sa vie. L'éducation nationale nous payait comme des misérables. Un an après, son épouse institutrice à St PRIVAT des Prés est partie le rejoindre. Le poste devenu vacant, je me suis rapprochée de Guy pour travailler avec lui.

L'école était située au Vivier à côté de la fontaine Saint-Nicolas. Mon mari, pendant une année a eu un logement



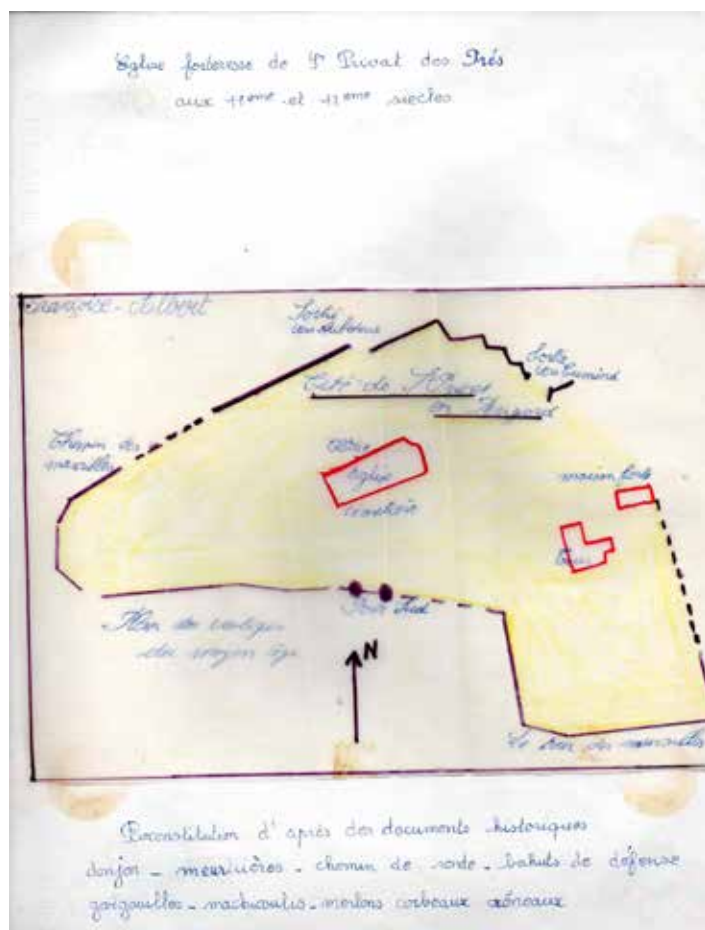
provisoire, en attendant la libération du logement de fonction.

La commune de St PRIVAT n'avait pas fait de grand frais pour l'accueillir en 1947. Il n'avait pas pu trouver une auberge. Et il prenait ses repas chez un vieux garde-Champêtre, et pendant la période de la cuisine du cochon, c'était boudin à midi et soupe de boudin le soir pendant trois semaines. Il était logé dans une pièce au premier étage, sans chauffage, à côté de l'église au-dessus de la remise du corbillard devenue depuis la cuisine de la salle des fêtes.

Il y avait apporté un lit, un matelas, et quelques couvertures. Il n'y avait pas l'électricité ni l'eau courante qu'il devait aller puiser à la fontaine qui se trouvait devant chez Madame Roussie

A l'époque, il était seul. Tous les 15 jours, Guy partait en vélo à TOCANE avec son linge sale, chez ses parents, pour le faire laver et repartir ensuite avec des vêtements propres.

Lorsque je suis arrivée à St PRIVAT, nous avons récupéré le logement de fonction laissé par l'institutrice précédente et nous nous sommes mariés le 22 juillet 1948. Mon mari était passionné d'apiculture et il a appris cet art à JF JACQUIN. Son autre passion c'était le radio amateurisme. Il avait une belle installation, puissante. Il avait des contacts jusqu'en Asie, en Afrique, aux USA. Il conversait en Anglais, en Espagnol et en Français. Son indicatif radio était FgYo.





Il n'y avait pas de cantine, les enfants apportaient dans leur musette une « rouquille » (une petite bouteille d'eau rougie avec du vin et fermée par un bouchon de maïs). Comme repas un petit morceau d'omelette ou un peu de viande. Été comme hiver, ils s'installaient pour manger sous le préau où nous les surveillions. Il n'y avait pas d'autres solutions et dans la classe mon mari et moi nous n'y tenions pas. Plus tard, Madame de FONTAINE, l'épouse du secrétaire de mairie, préparait les repas et les demi-pensionnaires déjeunaient chez elle. Plus tard, c'est Madame MENERET qui les a accueillis.

Ensuite, Madame ALBERT a succédé à Madame MENERET, pour prendre en charge le repas des demi-pensionnaires.

(Voir « Conversation avec » M. et Mme Michel ALBERT parue en juillet 2022)

Bien plus tard l'école des FOUILLOUX, dirigée par Mlle HOSPITAL, a été fermée et le bâtiment vendu par la commune.

Grâce à cette vente, Monsieur VALENTIN a fait construire en 1970, une cantine attenante à l'école où Madame ALBERT a pu accueillir les enfants dans de meilleures conditions.

### *Pouvez-vous nous parler de votre vie professionnelle ?*

J'ai eu 2 élèves que j'ai pris à l'âge de 4 ans, un garçon et une fille. Ils ont été reçus au certificat d'études, lui premier du canton et elle deuxième. Ces deux gosses étaient capables, ils ont très bien réussi. La fille a continué ses études, elle est devenue infirmière. Le garçon est entré à l'école professionnelle de Périgueux en section électricité. Il a exercé son métier dans une centrale nucléaire.

Des parents, même de conditions modestes auraient pu envoyer leurs enfants aux études grâce aux bourses, mais la plupart du temps ce n'était pas le cas.

### *Y avait-il des absences d'élèves à certaines époques de l'année ?*

Guy et moi on faisait la chasse à l'absentéisme. Au début, il y avait beaucoup d'élèves absents. La moitié des enfants ne savaient ni lire ni écrire. Il y avait des enfants qui ne voulaient pas venir à l'école, d'autres que les parents utilisaient pour les travaux agricoles ou ne voyaient pas la nécessité de les envoyer en classe.

Plus tard, avec les lois sociales, les mères devaient faire signer à l'instituteur, des attestations de présence de leurs enfants pour percevoir les allocations familiales. Les

parents ont fini par comprendre la nécessité d'éduquer leurs enfants.

J'avais institué un système de placement des élèves dans la classe suivant leur classement. Les premiers occupaient les premières places et ainsi de suite. Lorsqu'un élève était absent, il se retrouvait au fond de la classe et il n'aimait pas cela, surtout les bons élèves. De ce fait, ils manquaient rarement.

A cette époque-là, il y avait des différences sociales plus marquées qu'aujourd'hui, notamment en matière d'hygiène et du suivi des études. La scolarisation obligatoire a encouragé une émulation.

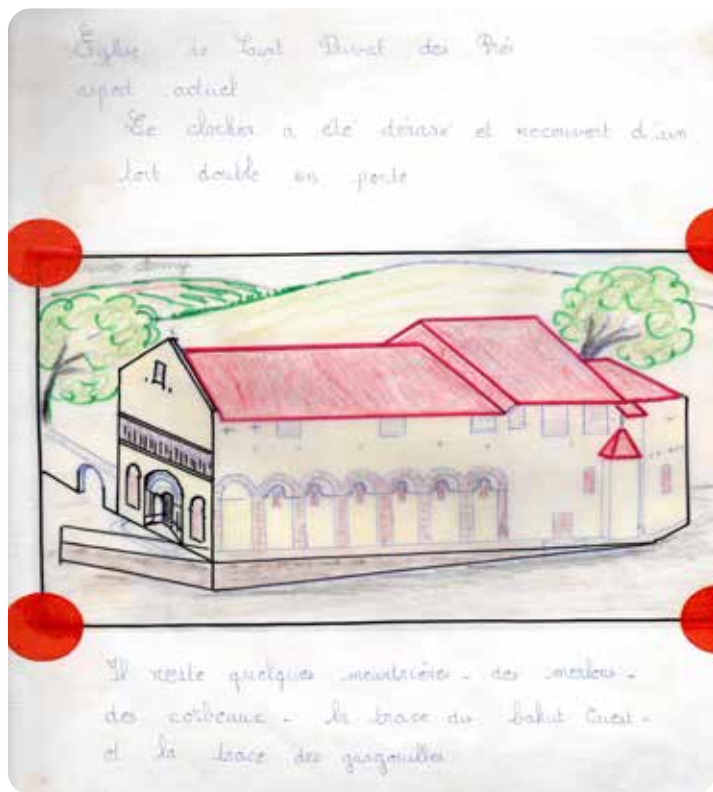
On gardait les gosses jusqu'à 14 ans voir au-delà, quand ils ne pouvaient pas obtenir le certificat d'études.

On accompagnait également des enfants en situation de handicap. La polio faisait des ravages dans les années 1950-1960. Nous nous sommes occupés d'un enfant qui a passé le certificat d'études à 16 ans, et nous l'avons fait entrer dans une école spécialisée où il a obtenu une qualification de comptable.

En hiver, le matin, mon mari allumait la cuisinière de notre logement, le poêle à bois de ma classe et de la sienne. A midi, la cuisinière était éteinte, il fallait la rallumer (ce n'était pas une cuisinière à feu continu). Les poêles à bois de l'école n'étaient pas performants. On y mettait des bûches toute la journée (quand on en avait). Il faisait tellement froid que j'ai perdu un ongle de la main).

Le matin, je faisais mettre mes petits autour du poêle. Ils étendaient leurs mains au-dessus, ils avaient froid. Il faisait bon dans les classes quand on partait vers 16h30.

L'inspecteur du primaire qui était venu inspecter Guy, nous avait confié, qu'il n'avait jamais vu de conditions de travail et de vie aussi déplorables (au point de vue confort, hygiène, manque de sanitaires).



*Comment étiez-vous habillée ?*

J'avais un tablier  $\frac{3}{4}$  avec des poches pour mettre la craie. C'était pratique. A cette époque les femmes ne s'habillaient pas en pantalon. Je portais des jupes, mais surtout pas de pantalon, ce n'était pas bien vu du tout, du tout. Tout comme se décolorer les cheveux, ou mettre du rouge à lèvres. Avec toutes les personnes bien intentionnées qui surveillaient vos allers et venues, vous ne risquiez pas de faire un écart, croyez-moi !

Vu l'état d'esprit qu'il y avait dans les campagnes, on n'avait pas intérêt à dire ce que l'on pensait et filer droit, si l'on peut dire. Pour un oui, pour un non, l'académie recevait des courriers de personnes pour dire ce qu'elles pensaient de l'instituteur. Sans doute des restes de comportement de la guerre de 1939-1945.

Mon père qui était facteur à GENIS, avait été dénoncé et avait fait l'objet d'une mise sous surveillance, parce qu'une voisine avait écrit avec deux autres femmes à la poste centrale que mon père était un mauvais français. Elles l'avaient accusé de dégrader les affiches du Maréchal PETAIN, d'écouter la BBC et de faire du marché noir. Deux inspecteurs de la sûreté sont venus le voir pour l'interroger. Il a dû leur fournir son livret militaire et leur montrer qu'il avait servi pendant la guerre de 1914-1918 sous les ordres de PETAIN. Il y avait laissé trois doigts et avait été blessé de plusieurs éclats d'obus. L'interrogatoire, a duré toute l'après-midi et mon père n'a pas pu faire sa tournée.

J'avais 16 ans et j'étais présente à la maison.

Le receveur des postes avait également été dénoncé comme mauvais français. Heureusement qu'il y a un bon dieu. L'un des inspecteurs de police et le receveur se connaissaient. Ils avaient fait une partie de leur scolarité ensemble. Grâce à cela, le receveur et mon père n'ont pas été inquiétés. Il en fallait peu à l'époque pour l'être.

Mon père avait la légion d'honneur et la médaille militaire remises par PETAIN pour faits d'armes. C'est la jalousie qui a motivé cette voisine car nous allions au collège tous les quatre et on réussissait plutôt bien dans nos études. Ce qui n'était pas le cas des enfants de la voisine qui aurait souhaité que mon père aille dans un camp de concentration, ce qui aurait mis fin à nos études, pour lesquelles mon père se sacrifiait.

« L'âme humaine est parfois bien noire. Il y en a qui ferait n'importe quoi pour vous faire du mal »

Une année, je suis tombée malade et pour ne pas que je reste seule l'après-midi, mon mari me demandait de venir dans sa classe. Je m'asseyais à côté d'une élève. «Badou». Elle ne faisait pas de fautes à la dictée. C'est elle qui écrivait la correction au tableau. C'était la personne de confiance lorsque Guy s'absentait momentanément. Je vais vous raconter une anecdote qui la concerne.



*Célébration du mariage du couple Peyrichou par l'abbé Miane en 1972*

### **Le mariage de « Badou ».**

En réalité, elle s'appelle Bernadette PEYRICHOU, née PICHARDIE. Ses parents habitaient à la sortie de Saint Privat, vers le Tuquet de Mars, en direction de Saint Antoine. Elle a été une de mes élèves, puis celle de Guy.

Un soir, j'entends frapper à la porte de notre logement à Saint Privat. C'était Badou, en pleurs, couverte de boue, accompagnée de son mari.

Le couple venait de se marier. Badou était revêtue de sa robe de mariée Elle et son mari arrivaient du cimetière où Badou était allée déposer son bouquet de mariée sur la tombe de sa grand-mère. C'était la coutume, à l'époque. Il pleuvait. La pauvre Badou était couverte de boue de la tête aux pieds ! Elle était dans un état lamentable. Les jeunes mariés s'étaient rendus au cimetière en voiture.

Mais au retour, l'auto ne voulait plus démarrer. Badou avait dû pousser la voiture sur le chemin boueux. Les roues avaient chassé et avaient maculé la belle robe blanche de Bernadette.

Je la fais entrer chez moi. Elle n'osait pas paraître au banquet de la noce dans cet état sous le regard de ses parents, de ses beaux-parents et des nombreux invités. Je ne savais pas par quel bout l'empoigner Elle avait de la terre sur la figure, dans les cheveux. J'ai commencé par la débarbouiller avec un gant de toilette et de l'eau chaude. Je n'y arrivais pas ! Je lui ai demandé de se déshabiller et je lui ai prêté une de mes robes en attendant de réparer les dégâts.

Son mari essayait de la reconforter, de la chouchouter, de la bisouter pour alléger sa peine. La robe était très sale ! J'ai réussi à la rattraper du mieux possible. Je l'ai lavée et ensuite je l'ai glissée entre deux serviettes de toilette pour la faire sécher avec le fer à repasser. Il n'aurait plus manqué que la mariée s'enrhume ! Elle est allée se refaire une beauté dans la salle de bains. Recoiffée, un peu de poudre, un peu de rouge à lèvres.

Quand elle et son mari sont repartis, Badou était propre comme un sou neuf et réconfortée.

Pendant que Badou se refaisait une beauté, des invités de la noce, intrigués par son absence prolongée étaient venus aux nouvelles. La noce a pu reprendre après cet épisode riche en émotions pour la mariée et son mari. Je crois qu'elle doit encore s'en souvenir ! Guy et moi, nous sommes restés très proches de Bernadette et elle vient me visiter chez moi, régulièrement. C'est une chic fille !

Elle est venue me voir il y a quelques jours à l'hôpital, Guy et moi nous étions proches d'elle. Le grand regret de Guy est de ne pas avoir pu lui faire passer un CAP ou un BEP. Nous avons gardé des liens affectifs. Parmi les autres élèves de Guy, il y en avait un qui était très doué et originaire de Saint-Antoine. Il avait eu son certificat d'études haut la main. Guy et moi lui avons donné des cours d'Anglais. C'était un élève brillant. On lui a fait rattraper la cinquième et il est devenu instituteur grâce à nous.

Ce qui nous désolait, c'est que parfois les parents s'opposaient à la poursuite des études de leurs enfants alors qu'ils étaient doués. Les études, ce n'était pas dans l'air du temps, surtout à la campagne, dans les milieux modestes.

Malgré cela, il y avait des élèves qui avaient soif de connaissances et de savoir. Guy leur avait confié une étude sur le village de Saint Privat et j'ai dû en conserver quelques cahiers. Ils avaient rendu un travail assez fouillé, illustré de commentaires et de dessins. (Voir en fin de l'article)

Monsieur VALENTIN, a voulu faire obtenir les palmes académiques à Guy, il a refusé et lui a proposé de me les faire obtenir, mais je ne les souhaitais pas non plus. Cela ne nous a pas manqué car nous étions bien notés par l'Académie.

Mon mari les a fait obtenir à Mlle HOSPITAL par l'intermédiaire de Monsieur VALENTIN.

Un directeur d'école peut les demander pour un collègue enseignant.

Ma mère m'a raconté que les garçons allaient à l'école pour savoir lire et écrire. Ils pouvaient ainsi donner de leurs nouvelles et en recevoir pendant le service militaire. Pour les filles, on n'en voyait pas l'utilité. Elles gardaient les frères et sœurs où étaient placées comme domestiques chez les gens aisés. Les pauvres ne savaient ni lire ni écrire et ne parlaient que le patois. Les riches, eux, parlaient le français et quand ils s'adressaient "aux manants" c'était en patois. Il y avait une grande différence sociale entre les uns et les autres, il n'y a pas si longtemps que ça.

Au début des années 1900, les enfants qui étaient capables allaient quelquefois jusqu'au certificat d'études et après devenaient domestiques ou ouvriers agricoles aussi bien les filles que les garçons.

Ce n'était pas le moyen âge mais pas loin. Il n'y avait que les riches qui faisaient des études.

Les instituteurs ne faisaient pas grand-chose pour nous encourager à poursuivre nos études et ne se battaient guère pour obtenir les bourses aux élèves les plus doués.

Guy et moi, nous nous mobilisons pour nos élèves, pour faire les demandes, la paperasse, pour obtenir les bourses aux enfants qui avaient du potentiel. On leur donnait gratuitement des cours sur notre temps de loisir pour les aider à progresser. C'était une satisfaction pour nous de les voir s'émanciper et réussir dans la vie.

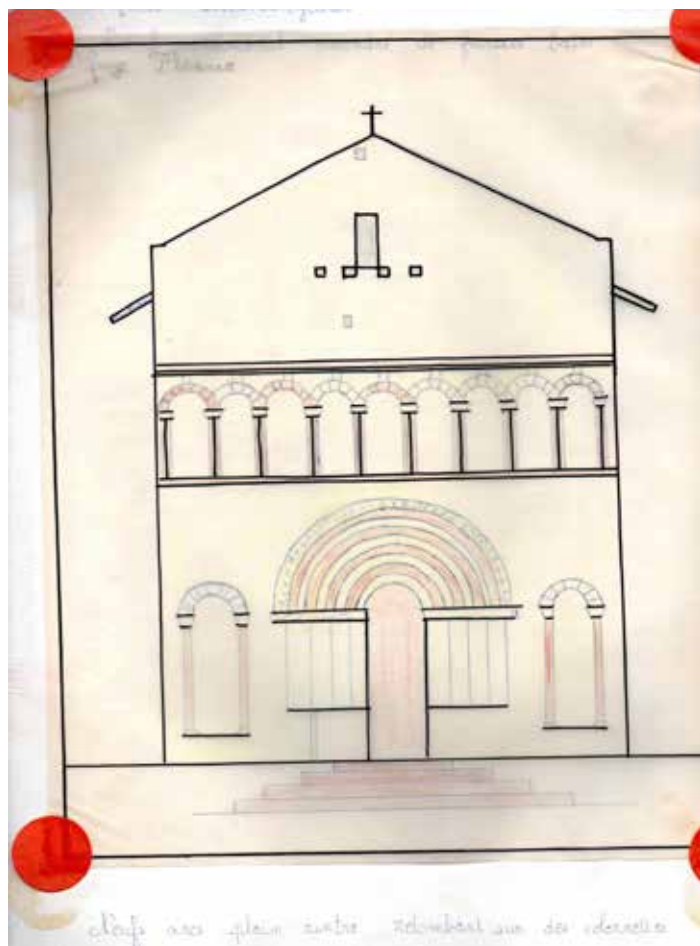
Je suis partie à la retraite en 1972, au mois de juillet. Mon mari a différé son départ d'un an afin que nous partions en même temps pour libérer le poste double aux nouveaux instituteurs.

Nous avons de bonnes relations avec un curé en particulier, l'Abbé LAJARTIE. Nous nous prêtions mutuellement des livres. J'en ai même encore à lui. On lui envoyait de l'argent pour qu'il puisse venir nous voir car il était très pauvre. C'était un ancien missionnaire qui avait vécu en Afrique où il enseignait l'Histoire et la Géographie. D'Afrique, il avait été nommé à St PRIVAT. Nous l'aimions beaucoup. Il était très intéressant. Il a fini sa vie à Bergerac, dans un hospice tenu par les religieuses.

Avant de nous quitter, Mme BISSON évoque l'environnement de l'école, la fontaine Saint-Nicolas, son lavoir où les femmes du village venaient laver leur linge.

C'était un cadre bucolique, très agréable. Nous y étions heureux et tranquilles, à l'écart du bourg. Nous y avons élevé Françoise notre fille unique et nous y sommes restés jusqu'au terme de nos carrières

Après 3 heures d'un entretien riche en événements, Madame BISSON regrette que l'on se sépare déjà. Ni elle, ni nous, n'avons vu le temps courir aussi vite.





**1960 - 1961 : De bas en haut et de gauche à droite :**

1<sup>er</sup> rang : D'ALES BOSCAUD Jean-Luc, FRESSELINAT Maxime, MARTY Jean-Claude, LEROUX Pierre, PEREIRA Jose, PICHARDIE Christian, DILIGEART Jean-Marie

2<sup>ème</sup> rang : FRESSELINAT Franck, SCHLOSSER Michelle, DUPERRAIN Alain, MOULINIER Catherine, LANDRODIE Annette, JACQUIN Sylvie, LANDRODIE Gisèle, PICHARDIE Bernadette, DESROZIER Annette, PICHOT Mauricette, PICHARDIE Liliane, TERRIER Chantal, BINAISSE Marie-Christine, GUIGUEN Marie Claude

3<sup>ème</sup> rang : ROUSSIE Marie Françoise, BRUNEAUD Bernard, FLAUTY Martine, LANDRODIE Micheline, D'ALES BOSCAUD, Marie Josephe, SABOUREAU Chantal,

MOINE Beatrice, MOINE Nicole, PIDOUX Marie France, SOUSTRE Myriame, BON Anne Marie, ANDRIEUX Genevieve, LAHOURNAT Annette, VAN DEN BUSSCHE Marie Therese, PEREIRA Francoise, PICHARDIE Marie Jose, DUPUY Brigitte, NADAUD Christiane, DUFLORY Christiane, BISSON Françoise, PEREIRA Joelle, LEHOT Anne.

4<sup>ème</sup> rang : DILIGEART Annie, DUPETIT Jacky, DILIGEART Jean Pierre, SOUSTRE François, FRESSELINAT Jacques, JACQUIN Jean François, PUGIBET Jean Marie, DUPUY Claude, PIGEON Michel, MARTY Bernard, DILIGEART Michel, GUILLOT Jean Yves.



**1966 - 1967 : De bas en haut et de gauche à droite :**

1<sup>er</sup> rang : LANDRODIE Alain, PICHARDIE Francis, COURDURIER Marie-Fabienne, VITAL Patrice, CORRE Pierre, PIERROT Marc, ROLLAND Didier, ROOS Philippe, FANTI Corinne, DESROZIER Jean Charles.

2<sup>ème</sup> rang : PEREIRA Maria, PICHARDIE Monique, LANDRODIE Dominique, SENOKOSSOFF Catherine, ROUSSIE Pascale, TOURRE Mamadou, PIERROT Denis, MARSAUD Jean Louis, VITAL Robert, ROLLAND Lionel

3<sup>ème</sup> rang : TERRIER Chantal, VITAL Martine, SENOKOSSOFF Dominique, BON Pierre, PICHARDIE Patrick, VITAL Danielle, BOURLOT François, LANDRODIE Christian, JAUBERT Jean Jacques, FRESSELINAT Raymond, PICHARDIE Bernadette, MARTY Jan Claude

4<sup>ème</sup> rang : LANDRODIE Gisèle, PIERROT Laurence, LEROUX Sabine, COURDURIER Marie Christine, TOURRE Aissa, PIERROT Isabelle, DUFLORY Daniel, FRESSELINAT Franck, LAGORCE William, PICHARDIE Liliane